

## Descriptif des activités

### OE : La littérature d'idées du XVI<sup>ème</sup> au XVII<sup>ème</sup> siècle

#### ► POUR L'EXPOSE :

**Une œuvre intégrale :** Jean de La Fontaine, *Fables* (Livres VII à XI), 1678.

**Problématique :** Dans quelle mesure les fables tentent-elles d'établir un véritable art de vivre ?

- **LA n°1 :** « Les animaux malades de la peste » (Livre VII) : une vision pessimiste du pouvoir

**Question de grammaire abordée :**

Les **adjectifs** dans les vers suivants :

« Selon que vous serez puissant ou misérable, / Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

- **LA n°2 :** « Les deux amis » (Livre VIII) : une société utopique

**Question de grammaire abordée :**

**Nature et fonction** des mots dans le vers suivant :

« Qu'un ami véritable est une douce chose. »

- **LA n°3 :** « L'huître et les plaideurs » (Livre IX) : la satire de la justice

**Question de grammaire abordée :**

Les **pronoms** dans le vers suivants :

« Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent »

**Le parcours associé à l'œuvre :**

**Problématique :** Imagination et pensée au XVII<sup>ème</sup> siècle.

- **LA n°4 :** La Bruyère, Fragment 121, « De l'homme », *Les Caractères* (1688) : frapper l'esprit du lecteur

**Question de grammaire abordée :**

Les **déterminants** dans la phrase suivante :

« Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. »

- **LA n°5 :** Pascal, Fragment 41, « Imagination », *Pensées* (1670) : la critique de l'imagination

**Question de grammaire abordée :**

**Pronoms et déterminants** dans la phrase suivante :

« Elle suspend les sens, elle les fait sentir. »

#### ► POUR L'ENTRETIEN :

**Une lecture cursive obligatoire au choix :**

16<sup>ème</sup> siècle : *Sans commencement et sans fin*, Anthologie des *Essais*, Montaigne

18<sup>ème</sup> siècle : *Candide ou l'Optimisme*, Voltaire

20<sup>ème</sup> siècle : *La ferme des animaux*, Orwell

Œuvre choisie par l'élève : .....

► **PROLONGEMENT ARTISTIQUE ET CULTUREL :**

Les vanités.

**Problématique** : Dans quelle mesure l'interprétation d'une vanité est-elle liée à son contexte historique ?

- Georges de La Tour, *La Madeleine aux deux flammes* (1644)
- Pablo Picasso, *Crâne, oursins et lampe sur une table* (1946)
- Damien Hirst, *For the love of God* (2007)

**OE : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIème siècle**

► **POUR L'EXPOSE :**

**Une œuvre intégrale** : **Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678)**

**Problématique** : Dans quelle mesure la princesse de Clèves est-elle une héroïne classique ?

- **LA n°6** : « Il parut une beauté à la cour (...) » : **un double portrait**

**Question de grammaire abordée :**

Les **sujets** dans la phrase suivante :

« Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. »

- **LA n°7** : « Après qu'on eut envoyé la lettre (...) » jusqu'à : « (...) elle était trompée. » : **une femme prisonnière**

**Question de grammaire abordée :**

Les **propositions** dans la phrase suivante :

« Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. »

- **LA n°8** : « Je veux vous parler encore avec la même sincérité (...) » jusqu'à : « (...) combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. » : **la victoire de la raison**

**Question de grammaire abordée :**

**Etre et avoir** dans la phrase suivante :

« Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. »

**Le parcours associé à l'œuvre :**

**Problématique** : **individu, morale et société.**

- **LA n°9** : Racine, *Bérénice*, Acte V, scène dernière (1670) : **l'incarnation de la morale classique**

**Question de grammaire abordée :**

Les **compléments circonstanciels** dans les vers suivants :

« Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,  
Ni que par votre amour l'univers malheureux,

Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,  
Et que de vos vertus il goûte les prémices,  
Se voie en un moment enlever ses délices. »

- **LA n°10** : Simenon, *Betty*, chapitre V (1965) : **l'individu sans morale**

**Question de grammaire abordée :**

L'expression de la **négation** dans les phrases suivantes :

« Elle n'avait pas demandé à embrasser une dernière fois les enfants. Elle n'avait rien dit. Elle oublia de refermer la porte et un des quatre, elle ne sut pas lequel, rompit son immobilité pour la refermer sur elle. »

#### ► POUR L'ENTRETIEN :

**Une lecture cursive obligatoire au choix :**

18<sup>ème</sup> siècle : *La Religieuse*, Diderot

19<sup>ème</sup> siècle : *Thérèse Raquin*, Zola

20<sup>ème</sup> siècle : *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac

**Œuvre choisie par l'élève :** .....

#### ► PROLONGEMENT ARTISTIQUE ET CULTUREL :

**Problématique** : Comment la peinture parvient-elle à raconter des histoires ?

- Rembrandt, *L'avengement de Samson* (1636)
- Corot, *Orphée ramenant Eurydice des Enfers* (1861)
- Delacroix, *La barque de Dante* (1822)

### OE : La poésie du XIX<sup>ème</sup> au XXI<sup>ème</sup> siècle

#### ► POUR L'EXPOSE :

**Une œuvre intégrale :** *Alcools*, Apollinaire (1913)

**Problématique** : Dans quelle mesure l'originalité d'Apollinaire repose-t-elle sur l'élaboration d'une poétique du collage ?

- **LA n°11** : « *Zone* » : **éloge de la modernité**

**Question de grammaire abordée :**

Le **complément du nom** dans les vers suivants :

« J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom / Neuve et propre du soleil elle était le clairon »

- **LA n°12** : « *Le Pont Mirabeau* » : **un pont entre modernité et tradition**

**Question de grammaire abordée :**

**Temps et modes** dans les vers suivants :

« Vienne la nuit sonne l'heure / Les jours s'en vont je demeure »

- **LA n°13** : « *Automne malade* » : **un thème traditionnel modernisé**

**Question de grammaire abordée :**

Les **compléments circonstanciels** dans les vers suivants :

« Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies  
Quand il aura neigé  
Dans les vergers »

**Le parcours associé à l'œuvre :**

**Problématique : Modernité poétique ?**

- **LA n°14** : « A une passante », *Les Fleurs du Mal*, Baudelaire (1857) : la quête d'une beauté nouvelle

**Question de grammaire abordée :**

**L'expression de la négation** dans les vers suivants :

« Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, »

- **LA n°15** : « J'ai tant rêvé de toi », *A la mystérieuse*, Desnos (1926) : le renouvellement du lyrisme amoureux

**Question de grammaire abordée :**

La **proposition subordonnée** dans le vers suivant :

« J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité. »

► **POUR L'ENTRETIEN :**

**Une lecture cursive obligatoire au choix :**

19<sup>ème</sup> siècle : *Les Fleurs du Mal*, Baudelaire

19<sup>ème</sup> siècle : *Les Cahiers de Douai*, Rimbaud

Œuvre choisie par l'élève : .....

► **PROLONGEMENT ARTISTIQUE ET CULTUREL :**

Un photographe surréaliste, Man Ray

**Problématique** : Dans quelle mesure la photographie surréaliste révèle le caractère fascinant du monde qui nous entoure ?

- « Le violon d'Ingres » (1924)
- « Noire et blanche » (1926)
- « Portrait de la marquise de Casati » (1935)

## Etude d'une œuvre

### Le second recueil des *Fables* de La Fontaine

Dans quelle mesure les fables de La Fontaine tentent-elles d'établir un véritable art de vivre ?

**LA n°1** : « Les animaux malades de la peste » (Livre VII)

**LA n°2** : « Les deux amis » (Livre VIII)

**LA n°3** : « L'huître et les plaideurs » (Livre IX)

### Les Animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le Ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre,  
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)  
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,  
Faisait aux animaux la guerre.  
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
On n'en voyait point d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
Nul mets n'excitait leur envie ;  
Ni Loups ni Renards n'épiaient  
La douce et l'innocente proie.  
Les Tourterelles se fuyaient :  
Plus d'amour, partant plus de joie.  
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,  
Je crois que le Ciel a permis  
Pour nos péchés cette infortune ;  
Que le plus coupable de nous  
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,  
Peut-être il obtiendra la guérison commune.  
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents  
On fait de pareils dévouements :  
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence  
L'état de notre conscience.  
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons  
J'ai dévoré force moutons.  
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :  
Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le Berger.  
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense  
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :  
Car on doit souhaiter selon toute justice  
Que le plus coupable périsse.  
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;  
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;  
Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,  
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur  
En les croquant beaucoup d'honneur.  
Et quant au Berger l'on peut dire  
Qu'il était digne de tous maux,  
Etant de ces gens-là qui sur les animaux  
Se font un chimérique empire.  
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.  
On n'osa trop approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,  
Les moins pardonnables offenses.  
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons,  
Au dire de chacun, étaient de petits saints.  
L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance  
Qu'en un pré de Moines passant,  
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense  
Quelque diable aussi me poussant,  
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.  
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.  
A ces mots on cria haro sur le baudet.  
Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue  
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,  
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.  
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.  
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !  
Rien que la mort n'était capable  
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.  
Selon que vous serez puissant ou misérable,  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

## Les deux amis

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa :  
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :  
Les amis de ce pays-là  
Valent bien dit-on ceux du nôtre.  
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,  
Et mettait à profit l'absence du Soleil,  
Un de nos deux Amis sort du lit en alarme :  
Il court chez son intime, éveille les valets :  
Morphée avait touché le seuil de ce palais.  
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;  
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu  
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme  
A mieux user du temps destiné pour le somme :  
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?  
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point  
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle  
Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?  
- Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :  
Je vous rends grâce de ce zèle.  
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;  
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.  
Ce maudit songe en est la cause.  
Qui d'eux aimait le mieux, que t'en semble, Lecteur ?  
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.  
Qu'un ami véritable est une douce chose.  
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même.  
Un songe, un rien, tout lui fait peur  
Quand il s'agit de ce qu'il aime.



### L'Huître et les Plaideurs

Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent  
Une Huître que le flot y venait d'apporter :  
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;  
A l'égard de la dent il fallut contester.  
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;  
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir  
Qui de nous en aura la joie.  
Celui qui le premier a pu l'apercevoir  
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.  
- Si par là on juge l'affaire,  
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.  
- Je ne l'ai pas mauvais aussi,  
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.  
- Hé bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie. »  
Pendant tout ce bel incident,  
Perrin Dandin<sup>1</sup> arrive : ils le prennent pour juge.  
Perrin fort gravement ouvre l'Huître, et la gruge<sup>2</sup>,  
Nos deux Messieurs le regardant.  
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :  
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille  
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;  
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;  
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles<sup>3</sup>.

**Parcours associé au second recueil  
des *Fables* de La Fontaine**

Imagination et pensée au XVIIème siècle.

**LA n°4** : La Bruyère, Fragment 121, « De l'homme », *Les Caractères* (1688)

**LA n°5** : Pascal, Fragment 41, « Imagination », *Pensées* (1670)

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre<sup>1</sup> de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes<sup>2</sup>, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut<sup>3</sup> et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier<sup>4</sup> ; il écurve ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement<sup>5</sup>, et ne souffre pas d'être plus pressé<sup>6</sup> au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient<sup>7</sup> dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service. Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes<sup>8</sup>, équipages<sup>9</sup>. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion<sup>10</sup> et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

1 son propre : sa propriété.

2 viandes : se dit pour toute espèce de nourriture.

3 manger haut : manger bruyamment, en se faisant remarquer.

4 râtelier : assemblage de barreaux contenant le fourrage du bétail.

5 une manière d'établissement : il fait comme s'il était chez lui.

6 pressé : serré dans la foule.

7 prévenir : devancer.

8 hardes : bagages.

9 équipage : tout ce qui est nécessaire pour voyager (chevaux, carrosses, habits, etc.).

10 réplétion : surcharge d'aliments dans l'appareil digestif.

C'est cette partie dominante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux. Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages et c'est parmi eux que l'imagination a le grand droit de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres. Elle fait croire, douter, nier la raison. Elle suspend les sens, elle les fait sentir. Elle a ses fous et ses sages, et rien ne nous dépêtit davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance. Et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature.

Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginative ? Combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple se gouverne par une raison pure et sublime et qu'il juge des choses par leur nature sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

**Prolongement artistique et culturel :**



Georges de La Tour, *La Madeleine aux deux flammes* (1644)



Picasso, *Crâne, oursins et lampe sur une table* (1946)



Damien Hirst, *For the love of God* (2007)

## Etude d'une œuvre

### *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette

Dans quelle mesure la Princesse de Clèves est-elle une héroïne classique ?

**LA n°6** : Extrait 1, « Il parut une beauté à la cour (...) » (Première partie)

**LA n°7** : Extrait 2 « Après qu'on eut envoyé la lettre à M<sup>me</sup> la dauphine (...) » (Troisième partie)

**LA n°8** : Extrait 3, « Je veux vous parler encore avec la même sincérité (...) » (Quatrième partie)

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Après qu'on eut envoyé la lettre à M<sup>me</sup> la dauphine, M. de Clèves et M. de Nemours s'en allèrent. M<sup>me</sup> de Clèves demeura seule, et sitôt qu'elle ne fut plus soutenue par cette joie que donne la présence de ce que l'on aime, elle revint comme d'un songe ; elle regarda avec étonnement la prodigieuse différence de l'état où elle était le soir d'avec celui où elle se trouvait alors ; elle se remit devant les yeux l'aigreur et la froideur qu'elle avait fait paraître à M. de Nemours, tant qu'elle avait cru que la lettre de M<sup>me</sup> de Thémynes s'adressait à lui, quel calme et quelle douceur avaient succédé à cette aigreur, sitôt qu'il l'avait persuadée que cette lettre ne le regardait pas. Quand elle pensait qu'elle s'était reproché comme un crime, le jour précédent, de lui avoir donné des marques de sensibilité que la seule compassion pouvait avoir fait naître, et que, par son aigreur, elle lui avait fait paraître des sentiments de jalousie qui étaient des preuves certaines de passion, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Quand elle pensait encore que M. de Nemours voyait bien qu'elle connaissait son amour, qu'il voyait bien aussi que, malgré cette connaissance, elle ne l'en traitait pas plus mal en présence même de son mari, qu'au contraire elle ne l'avait jamais regardé si favorablement, qu'elle était cause que M. de Clèves l'avait envoyé quérir et qu'ils venaient de passer une après-dînée ensemble en particulier, elle trouvait qu'elle était d'intelligence avec M. de Nemours, qu'elle trompait le mari du monde qui méritait le moins d'être trompé, et elle était honteuse de paraître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant. Mais, ce qu'elle pouvait moins supporter que tout le reste, était le souvenir de l'état où elle avait passé la nuit, et les cuisantes douleurs que lui avait causées la pensée que M. de Nemours aimait ailleurs et qu'elle était trompée.



– Je veux vous parler encore avec la même sincérité que j’ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation, mais je vous conjure de m’écouter sans m’interrompre.

Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu’ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n’être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur, que, quand je n’aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m’exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d’une sorte que le public n’aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l’unique homme du monde capable de conserver de l’amour dans le mariage. Ma destinée n’a pas voulu que j’aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n’avait subsisté que parce qu’il n’en aurait pas trouvé en moi. Mais je n’aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d’espérance pour ne vous pas rebuter.

– Ah ! Madame, reprit monsieur de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m’imposez : vous me faites trop d’injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d’être prévenue en ma faveur.

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIème siècle

**Parcours associé à *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette**

Individu, morale et société.

**LA n°9** : Racine, *Bérénice*, Acte V, scène 6 (1670)

**LA n°10** : Simenon, *Betty*, chapitre V (1961)

**BÉRÉNICE**, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez ! Princes trop généreux,  
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !  
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,  
Partout du désespoir je rencontre l'image,  
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler  
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.

*(à Titus.)*

Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire  
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire :  
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars,  
N'ont point, vous le savez, attiré mes regards.  
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.  
Ce jour, je l'avouerai, je me suis alarmée :  
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.  
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.  
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes :  
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,  
Ni que par votre amour l'univers malheureux,  
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,  
Et que de vos vertus il goûte les prémices,  
Se voie en un moment enlever ses délices.  
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,  
Vous avoir assuré d'un véritable amour.

Ce n'est pas tout : je veux en ce moment funeste,  
Par un dernier effort couronner tout le reste :  
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.

Adieu, seigneur, régnez : je ne vous verrai plus.

*(à Antiochus.)*

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même  
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime  
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.

Vivez, et faites-vous un effort généreux.

Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :

Je l'aime, je le fuis ; Titus m'aime, il me quitte ;  
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.

Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers  
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse  
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.

Tout est prêt : on m'attend. Ne suivez point mes pas.

*(à Titus.)*

Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

**ANTIOCHUS.**

Hélas !

*Une nuit, Betty échoue, ivre morte, dans le café-restaurant de Mario. Recueillie par l'amie de Mario, Laure, Betty révèle, par bribes, sa vie passée : la vie qu'elle menait avec son mari et sa belle-famille dans l'immeuble qui leur appartenait, les raisons de son départ.*

Philippe<sup>1</sup>, qui ne s'était pas dévêtu, fut debout le premier et, tête baissée, attendait ce que le mari allait décider.

Quant à Guy, le regard fixe, il soutenait toujours sa mère, qui s'était sentie mal au théâtre, et faisait signe à l'homme de s'en aller.

Betty, toujours nue, était obligée d'aller ramasser son peignoir au milieu de la pièce tandis que sa belle-mère protestait, devant le canapé où l'on voulait l'asseoir :

- Pas là-dessus.

Son fils l'installait dans un fauteuil.

- Donne-moi vite mes gouttes. Dans mon sac. Vingt gouttes...

Il courait à la cuisine, en revenait avec un verre d'eau, se heurtait presque, dans le corridor, à Betty qui se dirigeait vers leur chambre.

Elle savait que c'était fini et n'était pas malheureuse. Tout ce qu'elle souhaitait maintenant, c'est que les choses aillent vite et elle s'habillait avec des gestes saccadés, choisissait un tailleur sombre, un béret noir.

Elle espérait encore partir par l'escalier de service, évitant des explications. Quelqu'un avait dû y penser car Marcelle<sup>2</sup> vint frapper à la porte.

- Guy te demande au salon.

Antoine<sup>3</sup> était là aussi. La poitrine de la générale se soulevait toujours en tempête.

Guy était devenu un étranger, un homme froid et méthodique comme on imagine les grands banquiers. Il parlait au téléphone, dans son bureau dont la porte était restée ouverte.

- Je vous remercie, maître Aubernois. C'est entendu. Du moment que vous avez compris ce que je désire.

Il se levait, se tournait vers sa femme, sans curiosité, sans colère apparente, sans émotion d'aucune sorte.

- Viens.

- Où ?

- Ici. Assieds-toi. Ecris.

... renonce à mes droits maternels et m'engage à signer par la suite toutes pièces que...

Cela ne se passait pas sur la terre, dans une grande ville, dans une maison où des gens dormaient paisiblement, mais dans un monde de cauchemar où les gestes, au ralenti, se prolongeaient, et où des voix sans timbre ressemblaient à un écho.

- Voici un chèque pour tes premiers besoins. Dès que tu me feras connaître ton adresse, je t'envoierai tes affaires et, par la suite, mon avocat prendra contact avec toi.

Même la générale s'était levée comme on se lève à l'église ou à un moment solennel. Ses mains étaient jointes sur sa poitrine. Ses lèvres frémissaient comme si elle avait l'intention de parler, mais elle ne prononça pas une parole.

Tous les quatre, très droits, la regardaient passer entre eux et se diriger vers la porte.

Elle n'avait pas demandé à embrasser une dernière fois les enfants. Elle n'avait rien dit. Elle oublia de refermer la porte et un des quatre, elle ne sut pas lequel, rompit son immobilité pour la refermer sur elle.

Elle dédaigna l'ascenseur et, sur le trottoir, se mit à marcher très vite dans la pluie en rasant les murs.

---

<sup>1</sup> Amant de Betty.

<sup>2</sup> Belle-sœur de Betty.

<sup>3</sup> Frère aîné de Guy.

**Prolongement artistique et culturel :**



Rembrandt, *L'aveuglement de Samson* (1636)



Corot, *Orphée ramenant Eurydice des Enfers* (1861)



Delacroix, *La barque de Dante* (1822)

## Etude d'une œuvre

*Alcools* de G. Apollinaire

Dans quelle mesure l'originalité d'Apollinaire repose-t-elle sur l'élaboration d'une poétique du collage ?

**LA n°11** : « Zone » (v. 1 à 24)

**LA n°12** : « Le Pont Mirabeau »

**LA n°13** : « Automne malade »

A la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bèle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

La religion seule est restée toute neuve la religion

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventure policières

Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom

Neuve et propre du soleil elle était le clairon

Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes

Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent

Le matin par trois fois la sirène y gémit

Une cloche rageuse y aboie vers midi

Les inscriptions des enseignes et des murailles

Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent

J'aime la grâce de cette rue industrielle

Située à Paris entre la rue Aumont-Thieville et l'avenue des Ternes

(...)

Le Pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souviene  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure



**Automne malade**

Automne malade et adoré  
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies  
Quand il aura neigé  
Dans les vergers

Pauvre automne  
Meurs en blancheur et en richesse  
De neige et de fruits mûrs  
Au fond du ciel  
Des éperviers planent  
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines  
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines  
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs  
Les fruits tombant sans qu'on les cueille  
Le vent et la forêt qui pleurent  
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille  
Les feuilles  
Qu'on foule  
Un train  
Qui roule  
La vie  
S'écoule

*Nixes : nymphes des eaux dans les mythologies germanique et nordique*  
*Nicettes : simples d'esprit, naïves*

**Parcours associé au recueil *Alcools* de G. Apollinaire**

Modernité poétique ?

**LA n°14 :** Charles Baudelaire, « A une passante », *Les Fleurs du Mal* (1857)

**LA n°15 :** Desnos, « J'ai tant rêvé de toi », *A la mystérieuse* (1926)

### À une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! — Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

J'ai tant rêvé de toi

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.  
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant  
Et de baiser sur cette bouche la naissance  
De la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués  
En étreignant ton ombre  
À se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas  
Au contour de ton corps, peut-être.  
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante  
Et me gouverne depuis des jours et des années  
Je deviendrais une ombre sans doute,  
Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps  
Sans doute que je m'éveille.  
Je dors debout, le corps exposé  
À toutes les apparences de la vie  
Et de l'amour et toi, la seule  
Qui compte aujourd'hui pour moi,  
Je pourrais moins toucher ton front  
Et tes lèvres que les premières lèvres  
Et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé,  
Couché avec ton fantôme  
Qu'il ne me reste plus peut-être,  
Et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes  
Et plus ombre cent fois que l'ombre  
Qui se promène  
Et se promènera allègrement  
Sur le cadran solaire de ta vie.

## Prolongement artistique et culturel



Man Ray, *Le Violon d'Ingres* (1924)



Portrait de la marquise de Casati (1922)



Man Ray, *Noire et blanche* (1926)